

Le dernier roman d'André Schwarz-Bart

Cinquante ans après « *Le dernier des Justes* », une « *Étoile du matin* » en forme de *Kaddish*

PAR FRANCINE KAUFMANN

Francine Kaufmann est professeur à l'Université Bar-Ilan (Israël).

■ Le visiteur qui achève le périple consacré aux camps, dans le nouveau Musée de Yad Vashem inauguré à Jérusalem en 2005, découvre en lettres géantes, en quittant la salle 8, celle de la libération des camps, quelques phrases de la page qui conclut le premier chef d'œuvre d'André Schwarz-Bart, *Le dernier des Justes* (prix Goncourt 1959): « *Et loué. Auschwitz. Soit. Majdanek. L'Éternel. Treblinka. Et loué. Buchenwald. Soit. Mauthausen. L'Éternel. Belzec.* », etc.

L'auteur de ce *Kaddish* [prière prononcée, notamment mais pas uniquement, à la mémoire des morts, ndlr] contestataire s'est éteint une veille de Kippour, le 30 septembre 2006 à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe [1]. À la dernière page de *L'étoile du matin*, son livre posthume sorti en librairie près de cinquante ans, jour pour jour, après la parution de son premier livre, on trouve aussi un *Kaddish* – qui précède un bref épilogue – mais résigné celui-ci, presque de consolation (p. 249):

« Que le nom du très haut soit exalté et sanctifié dans le monde qu'il a créé selon

sa volonté. Que celui qui entretient l'harmonie dans les sphères célestes la fasse régner parmi nous et parmi tout Israël. »

Ce qui s'est passé dans le demi-siècle d'intervalle entre ces deux romans juifs: l'exil en Afrique, en Suisse et en Guadeloupe, le projet de publier un cycle de sept romans dont six sur la souffrance noire – déjà écrits pour l'essentiel mais dont deux seulement ont paru: *Un plat de porc aux bananes vertes*, en 1967 avec Simone Schwarz-Bart, puis en 1972 *La mulâtresse Solitude* –, le long silence qui a suivi, entrecoupé seulement de la publication en 1989 d'une encyclopédie à quatre mains et en six tomes: *Hommage à la femme noire*, en collaboration avec Simone Schwarz-Bart, l'absence délibérée de tout contact avec les médias et avec le monde littéraire, tout cela a pu suggérer que le brillant lauréat du Goncourt 1959 avait cessé d'écrire ou qu'il n'avait plus grand-chose à publier. Son nouveau roman (posthume), à la fois long poème et conte fantastique, fable philosophique et récit de science-

fiction, constat ironique et chant de lamentation, éblouit tout en livrant la clé de ce long silence.

Le récit central accompagne une famille juive hassidique de Pologne, dont le dernier descendant combat dans le ghetto de Varsovie, réchappe d'Auschwitz, erre entre l'Afrique, Paris, Jérusalem et Tel-Aviv, pour revenir en pèlerinage à Auschwitz avec Sarah, la jeune femme dont il attend un enfant. Là, il laisse enfin monter un *Kaddish* de libération.

Entre le prologue et la première partie du livre – qui, dans une at-



Archives personnelles de Francine Kaufmann



André Schwarz-Bart à Paris en mai 2003, lors d'une soirée d'hommage au Musée d'art et d'histoire du judaïsme à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire.

mosphère de légende, fait revivre la foi vibrante et les mœurs du judaïsme de Pologne avant que la terreur nazie n'anéantisse hommes et lieux de vie –, une note de travail est insérée qui donne la clé du *Kaddish* prononcé à Auschwitz par Haïm Schuster (p. 25):

« Le *Kaddish* lui-même n'est pas une réconciliation avec Dieu, mais une soumission, une réconciliation avec l'idée que le peuple juif se fait de Dieu, idée sans laquelle le peuple juif n'est plus, est condamné. Dieu, le véritable Dieu n'intéresse pas Haïm; ce qui intéresse Haïm c'est un Dieu inventé par le peuple juif; et peut-être, à force de l'inventer, Dieu deviendra-t-il réel, ce Dieu-là. »

On retrouve bien des aspects et des catégories de personnages déjà traités dans *Le dernier des Justes*. Les pauvres et les ignorants à la foi naïve mais sincère sont préférés aux notables et aux dévots intransigeants. La quête de la spiritualité passe par l'amour de l'homme. Celle de l'identité s'inscrit dans de longues lignées qui se transmettent une tradition faite de rites et de préceptes mais nourrie de légendes, de maximes

et de chansons populaires.

Pourtant, le point de vue et le ton ont changé. L'acte d'accusation ne vise plus essentiellement l'Occident chrétien mais désigne aussi certaines victimes qui (généralement sous la menace) ont collaboré avec leurs bourreaux contre leurs frères. L'accent ne porte plus sur la souffrance rédemptrice du Juste mais sur son humanité, à la fois farouchement juive et radieusement universelle.

Si donc dans le roman de 1959 Mardochee Lévy confiait à son petit-fils Ernie la clef des âmes: la compassion, le grand secret confié ici par reb Mendel Schuster à son fils, Haïm Lebke, est que « nous sommes tous les mêmes et la parole du Sinaï s'adresse à tous les hommes et pas seulement à notre peuple. [...] Si nous sommes tout d'abord différents, nous ne serons jamais les mêmes; mais si nous sommes d'abord les mêmes, il n'y a aucune difficulté à nos différences. [...] Tu es moi, et je suis toi » (p. 79).

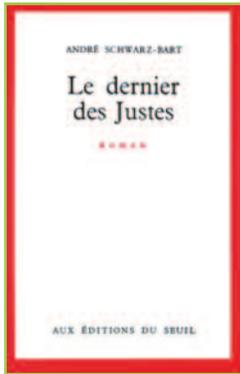
Haïm se sent à la fin « en sympathie avec tous les humains de-

puis les cavernes » (p. 208). Sarah lui affirme qu'au pays d'Israël, tous les « dispersés affirmaient leur identité commune. [...] C'était une tribu plannétaire [...] et] comme le voulaient nos Anciens, la structure du corps d'Israël semblait vraiment calquée sur celle de l'ensemble de l'humanité » (p. 223).

Tout comme dans *Le dernier des Justes*, les personnages de *L'étoile du matin* condensent en eux les traits d'authentiques personnages historiques ou légendaires: c'est ainsi que Mandel Schuster, le savetier ivrogne qui dé-

vore gloutonnement tout ce qui lui tombe sous la dent, reproduit le comportement du « voisin de paradis du Becht », l'homme que le fondateur du hassidisme avait cherché à rencontrer après l'avoir vu en rêve, selon la légende. Il avait fini par découvrir que si l'homme rustre et ignorant était un Juste caché qui méritait de trôner à ses côtés au Paradis, c'est parce que son père, un Juif doux

L'accent ne porte plus sur la souffrance rédemptrice du Juste mais sur son humanité, à la fois farouchement juive et radieusement universelle.



L'édition originale du « Dernier des Justes », en 1959.

et frère que des voyous avaient attaché à un arbre, roué de coups et brûlé pour avoir refusé d'embrasser la croix, n'avait brûlé qu'un instant. Son fils se goinfrait pour que, si un jour on l'attrapait, il puisse brûler longtemps et que la flamme se voie d'un bout du monde à l'autre (lire une version de ce récit dans *Célébration hassidique* d'Élie Wiesel, 1972, Seuil, p. 40-41).

Outre cet épisode, on reconnaît dans le roman de nombreuses allusions aux héros des contes hassidiques de Martin Buber ou des récits de Y. L. Peretz. Mais il faut réserver une place à part dans *L'étoile du matin* au célèbre pédagogue et conteur Janusz Korczak, dont le comportement avait déjà inspiré le périple d'Ernie Lévy se livrant délibérément à Drancy pour accompagner les siens dans la mort en leur racontant des histoires consolantes. Ici, Schwarz-Bart transforme ce héros historique et bien réel en personnage de légende, en réincarnation du prophète Élie qui secourt, reconforte et berce les orphelins du ghetto de Varsovie et qui dialogue avec Moïse et avec l'homme-Jésus, alias le prophète Yeshoua d'avant le christianisme (p. 175 et sq.). Il lui prête une biographie emblématique, purement imaginaire, le faisant naître par exemple

à Sighet, la ville natale d'Élie Wiesel.

Un mot encore sur le style inimitable d'André Schwarz-Bart, qui sait se faire d'une délicatesse extrême pour aborder l'horreur: soit que la narration s'interrompe soudain, sans raconter par le menu les atrocités vécues dans le ghetto de Varsovie ou à Auschwitz, soit qu'elle aborde de biais par des moyens soigneusement ciselés (poésie, ironie, refuge dans le rêve) qui permettent de dire littérairement la violence sans tomber dans la pornographie de l'abjection.

*
**

Le texte proprement dit de *L'étoile du matin* (« *Le naufrage d'un livre* », comme l'appelle le narrateur, p. 209) est annoncé dans un prologue imprimé en italiques. Ce prologue (et quelques passages du livre) introduisent la narration dans une perspective transhistorique, adoptant « le point de vue de Sirius » pour décrire la Shoah et les horreurs du XX^e siècle où culmina la cruauté de l'histoire humaine. Le ton – délibérément proche des romans de science-fiction – illustre les menaces d'une fin du monde nucléaire que l'humanité prise de folie risque d'attirer sur sa tête. Il constitue une mise en abyme du comportement humain, observé à la fois par l'historien de l'avenir (l'an 3000 dans le roman) et par un Dieu pour qui la terre et son histoire ne sont rien de plus qu'une grouillante goutte de sang observée dans un microscope.

Le corps du texte est le résultat des « *treize versions principales des deux malles de manuscrits enfouies dans les combles de l'institut Yad Vashem* ». Ces malles, transportées dans toutes

ses tribulations par le personnage central (double romanesque de Schwarz-Bart), auraient été retrouvées à Jérusalem en l'an 3000 par une historienne enquêtant sur l'histoire du Grand Massacre du vingtième siècle (p. 21).

Linemarie, l'historienne extraterrestre descendue sur la planète Terre après son anéantissement par une guerre nucléaire, est une mutante, une Immortelle. Mais lorsqu'on sait que l'état civil complet de l'épouse d'André Schwarz-Bart, la romancière Simone Schwarz-Bart, est Line Marie Simone (née Brumant), on comprend qu'elle ait pu se considérer comme investie d'une mission d'exécuteur testamentaire, chargée d'exhumer dans les papiers de son époux défunt le manuscrit inachevé auquel il lui appartenait de donner vie.

D'autant que la collaboration littéraire entre les deux époux ne date pas d'hier.

L'histoire de leur rencontre, André l'a racontée maintes fois dans les interviews qu'il a accordées en 1967, à la sortie du *Plat de porc*. En mai 1959 à Paris, à la sortie du métro Cardinal Lemoine, le jeune Juif qui venait de remettre trois jours plus tôt le manuscrit corrigé et définitif du *Dernier des Justes* (qui paraît dès septembre aux Éditions du Seuil)



Éditions du Seuil

André Schwarz-Bart au moment de la parution du « Dernier des Justes ».



Coll. A. Chouraqui

André Schwarz-Bart parlant à Jérusalem, lorsqu'il a reçu le Prix de Jérusalem 1967 pour la Liberté de l'Homme dans la Société, pendant la troisième Foire internationale du Livre. Simone Schwarz-Bart est à l'extrémité de la table. André Schwarz-Bart est encadré par le poète Abraham Shlonsky et le maire de Jérusalem, Teddy Kollek. À côté de ce dernier (à droite sur la photo): le maire adjoint André Chouraqui et le poète Claude Vigée.

que Simone Schwarz-Bart se soit plongée dans les manuscrits laissés dans son bureau et dans ses malles par son époux défunt et qu'elle ait résolu de leur donner forme. Dans le fouillis de notes, de feuillets épars et de textes plus longs, elle a exhumé le cœur de l'ouvrage, *Kaddish*, un conte fantastique rédigé presque entièrement mais laissé inachevé. Sans en changer une ligne, elle l'a enchâssé dans des épisodes postérieurs, certains dictés par André quelques semaines avant sa mort. Elle a vérifié et complété les références puis rédigé

s'émervaille de la beauté d'une jeune Guadeloupéenne venue passer son bac à Paris. Il l'aborde en créole. Moins de deux ans plus tard, ils se marient à Paris (mars 1961).

L'anecdote est transfigurée dans le roman posthume. Haïm Lebke Schuster note dans son journal (p. 215):

« Les grandes rencontres ont été prévues au ciel, celle qui sera vôtre, unique parmi toutes les âmes créées, vous attend au coin de la rue, dans le métro... »

Durant l'écriture du *Plat de porc aux bananes vertes* (dont André avait nourri le projet dès 1955), Simone avait contribué activement à porter le livre, au point que son époux avait tenu à signer le roman de leurs deux noms réunis. Certes, Simone a depuis affirmé publiquement, à de nombreuses reprises, qu'elle n'avait jamais, techniquement du moins, écrit la moindre ligne de l'ouvrage. Mais elle est bien l'auteur à part entière de deux autres romans personnels inou-

bliables et d'une pièce de théâtre, devenus pierres angulaires de la littérature antillaise. L'acte d'amour littéraire du couple s'est poursuivi avec *Hommage à la femme noire*, où tous deux s'associèrent pour faire revivre les héroïnes du monde africain.

Il n'était donc que très naturel

un avant-propos (*Petite note d'introduction*) qui témoigne de la poursuite de leur communication, au-delà de la mort.

Le clin d'œil lancé à Linemarie-Simone dans certaines notations, certaines pages d'André, culmine dans une apparition du prophète Élie qui évoque « une habitante des étoiles venue au ghetto de Varsovie par amour, pour y rejoindre un mortel rencontré dans l'autre monde. L'homme avait voulu retrouver les siens, partager leur destin, entraînant à sa suite l'être extragalactique. La chaîne de l'amour traversait tous les temps et tous les mondes » (p. 178).

Le partage réciproque de leurs deux histoires identitaires, de leurs deux civilisations, véritable communion qui n'annula jamais cependant l'identité intrinsèque et unique du conjoint, est traduit dans le roman par des épisodes transfigurés. Mais, malgré l'effort d'identification entre les amants, entre les hommes en général, subsiste toujours un noyau irréduc-

Le corps du texte est le résultat des « treize versions principales des deux malles de manuscrits enfouies dans les combles de l'institut Yad Vashem ».

tible. Et certains événements demeurent incommunicables.

C'est ainsi que la fiction intergalactique du prologue, qui peut dérouter, matérialise l'étrangeté radicale de la planète Shoah et l'impossibilité de l'exprimer par le langage. L'éloignement dans le temps et dans l'espace manifeste l'impossibilité pour les autres hommes d'appréhender vraiment ce qui s'est passé durant le Grand Massacre. Seule la musique, une certaine mélodie, un chant peut-être, seraient aptes à communiquer l'essentiel (ce qui explique que tous les héros de *L'étoile du matin* sont d'une certaine façon musiciens: violoneux, flûtistes, écrivains).

La musique peut triompher du silence qui aurait entraîné l'oubli des morts assassinés, leur abandon dans un passé oblitéré. La recherche d'une expression littéraire de l'indicible, d'une petite musique en guise de *Kaddish*, occupe donc toute la vie de Haïm Schuster, double parfois explicite d'André Schwarz-Bart puisqu'il a publié quelques livres qui portent les titres des romans de

« L'étrange folie de cet homme qui avait consacré sa vie à remplir ces milliers de feuillets de son écriture, sans jamais pouvoir écrire le mot "Fin" »

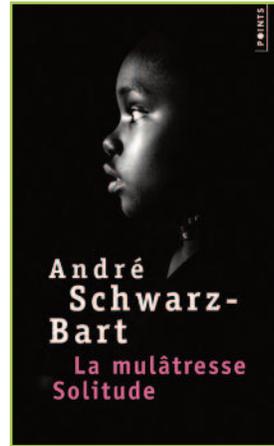
l'auteur et qu'il porte l'un des surnoms yiddish donnés à André: « *Boubelé* » (p. 100-103).

Haïm est « *en deuil de la littérature et de lui-même* », notamment par suite de « *certaines affaires parisiennes* » qui évoquent la virulente Affaire Schwarz-Bart qui accompagna jadis le Goncourt, « *meurtrissure* » qui « *survivrait à tout* » (voir le chapitre « *L'exil* », p. 203 et sq.). Pourtant, comme la toile de Pénélope, tissée le jour et défaits la nuit, l'écriture ininterrompue d'André reste in-finie puisque, confie-t-il dans une note, « *toute finition est trahison, haute trahison* » (p. 16). D'où la destruction inéluctable de nombreux manuscrits et ce rappel: « *Ne jamais oublier, en écrivant, que je trace des signes sur le sable, tandis que la prochaine marée accourt, au grand galop* » (p. 14).

Dans l'épilogue, la Linemarie de l'an 3000 s'interroge sur « *l'étrange folie de cet homme qui avait consacré sa vie à remplir ces milliers de feuillets de son écriture, sans jamais pouvoir écrire le mot "Fin"* » (p. 251). Et elle comprend (ce que la deuxième partie du livre révèle plusieurs fois explicitement) que l'écriture perpétuelle que s'était imposée l'auteur du *Dernier des Justes*, sans vouloir y mettre un point final, constituait un *Kaddish* in-fini pour sa famille et pour sa civilisation à jamais anéanties (p. 251):

« Peut-être était-ce là son véritable objectif: non pas écrire un livre, mais demeurer en contact avec les disparus, leur ménager un espace de vie sur la terre, en son esprit, jour après jour, jusqu'à sa disparition d'ici-bas... »

La mort ayant interrompu ce *Kaddish*, rien ne semble s'opposer à ce que les pages qu'il avait conservées au fil des ans et



« La mulâtresse Solitude » (1972).

n'avait pas jugé bon de détruire soient livrées au regard du public.

*
**

Je peux l'affirmer: le noyau, la trame du roman, ont pris forme en 1985, lors d'une longue retraite studieuse d'André chez sa jeune sœur Martine Brust, à Esch-sur-Alzette (Luxembourg). Je m'appuie, pour ce dire, sur la correspondance espacée que j'ai entretenue avec Schwarz-Bart dans le sillage du doctorat et du livre que j'ai consacrés au *Dernier des Justes*.

Dans une lettre du 17 juin 1985, expédiée du Luxembourg, il m'écrivait:

« J'ai entrepris, il y a six mois, une sorte de "conte fantastique" qui commence en Pologne au début du siècle dernier, et s'achève de nos jours à Jérusalem. J'espère bien le finir un jour. »

Le 3 décembre de la même année, il précisait:

« Je pense que je suis enfoui dans ce livre pour longtemps, si toutefois j'arrive à le terminer. C'était au départ une sorte de conte fantastique, une histoire qui commence au siècle dernier mais plutôt contemporaine, pour l'essentiel, traversée de personnages bibliques qui séjournent un temps parmi nous, en certaines circonstances, comme le rapportent déjà

Archives personnelles de Francine Kaufmann



André et Simone Schwarz-Bart à Paris, en mai 2003.

certaines légendes talmudiques relatives aux "Hôtes sacrés". Mais cette histoire, un peu "extérieure" au début, devient de plus en plus "personnelle"; elle interpelle de plus en plus directement en moi l'homme et le Juif et je ne sais plus très bien, à vrai dire, où j'en suis. Titre provisoire du livre: *Kaddish*. C'est en effet un des thèmes fondamentaux: l'histoire d'un *Kaddish* impossible et qui pourtant devient possible, à la fin, du moins je le crois, je l'espère. »

On retrouve dans ces confidences le projet et la trame précise du livre publié aujourd'hui. Pourtant, à peine un an plus tard, le 23 février 1987, Schwarz-Bart me disait au téléphone qu'il avait abandonné *Kaddish*, parce qu'il n'englobait pas toute la réalité qu'il voulait ramasser. Il avait entrepris un nouveau roman, qui concernait le judaïsme de l'après Auschwitz. Cette fois-ci, il estimait que l'ouvrage avait des chances d'aboutir et il pensait le publier.

Quelques jours plus tôt, le 17 février 1987, il m'avait fait part d'une expérience subjective qui l'avait profondément marqué. Passant rue Vauquelin, à Paris,

vers 1983-1984, il avait vu des enfants juifs sortir du Talmud Torah [cours de religion, ndlr] et il avait éprouvé une joie intense, le sentiment que le peuple juif était vraiment vivant. Il avait alors réalisé que dans son inconscient, il avait eu jusque-là l'impression que son peuple (celui qu'il avait connu dans son enfance) était mort. Intuitivement, il savait bien qu'il y avait des Juifs ailleurs; mais tout s'était passé, disait-il, comme si, au niveau inconscient, il ne les prenait pas en compte.

Cette expérience lui a sans doute permis de dépasser le *Kaddish* pour rebondir sur *Le chant de vie*. Elle reparait dans de nombreuses pages de *L'étoile du matin*.

Après l'extermination par balles de toute sa ville, Haïm se présente avec ses trois frères rescapés dont il a la charge (tout comme André était devenu le protecteur de ses trois frères, après la déportation de ses parents et l'arrestation de sa petite sœur), disant: « *Nous sommes les der-*

niers Juifs de la sainte communauté de Podhoretz » (p. 129). Puis il découvre à Varsovie qu'« ils n'étaient donc pas, lui et ses frères les derniers Juifs vivant sur la terre » (p. 130).

Viennent alors la déportation, l'internement à Auschwitz, la mort inexorable. Mais, avec le temps, le sentiment qu'un reste d'Israël a survécu l'envahit, conforté par l'exclamation de Sarah devant le Mur des Lamentations à Jérusalem (p. 222):

« Regarde, dit-elle, montrant la foule, ils sont vivants... vivants, ce ne sont pas des fantômes. »

Lors de notre dernier entretien, le 23 mai 2003, Schwarz-Bart m'avait parlé de son dernier projet, un roman juif intitulé *Un chant de vie*, un livre encore en chantier destiné au lecteur de la jeune génération pour, disait-il, lui redonner de l'espoir. Mais il se plaignait que les réalités de l'État d'Israël et du peuple juif évoluaient hors des voies qu'il avait déjà inscrites dans son roman et en ruinaient les fondations. Il disait avoir définitivement abandonné les tomes pratiquement achevés du cycle noir de *La mulâtresse Solitude*, dont celui où le frère d'Ernie, Moritz, combattant du ghetto de Varsovie et survivant de la dynastie des Lévy, rencontrait la petite fille de Mariotte, l'héroïne du *Plat de porc...*

Dans l'avant-propos de *L'étoile du matin*, Simone Schwarz-Bart raconte (p. 14) que le dernier chapitre lui a été dicté d'un trait par



Yad Vashem

Une citation de la dernière page du « Dernier des Justes », traduite en hébreu et en anglais et reproduite sur un mur du nouveau Musée de Yad Vashem (Jérusalem). Sur le mur, juste à côté, se trouve une photo agrandie du premier office de shabbat organisé pour les détenus libérés du camp du Buchenwald. Parmi ces détenus, on voit un enfant de 8 ans environ. Il s'appelle Israël Meïr Lau, et sera plus tard grand rabbin d'Israël.

Simone Schwarz-Bart décrit son mari quelques semaines avant sa mort : « Il avait un air mystérieux et paraissait tout jeune, joyeux, apaisé. »

André quelques semaines avant sa mort en septembre 2006.

« Il termina ce passage sur ces mots : "Un titre possible: *L'étoile du matin*". Ce fut tout. Il avait un air mystérieux et paraissait tout jeune, joyeux, apaisé. »

Dans ce dernier chapitre (« Le voyage à Auschwitz »), le narrateur accompagne son héros, qui va bientôt être père, jusqu'au cœur de l'indicible. Là, Haïm convient que « ce monde était horrible, horrible et merveilleux, merveilleux, oui » (p. 248) et il retrouve soudain devant ses yeux les traits du visage et du corps de sa mère assassinée dans un ravin de Pologne (p. 241-242) – tout comme le souvenir de la mère de Schwarz-Bart, gazée à Auschwitz avec son bébé d'un an en février

1943, est évoqué dans la dédicace du livre posthume: « Pour Louise Lubinski Szwarcbart, un chant de vie sur ta mémoire, petite mère » [2].

Avec la parution de *L'étoile du matin*, il devient possible de porter un regard rétrospectif sur l'œuvre publiée d'André Schwarz-Bart, même si l'on peut espérer encore la livraison d'autres inédits. ●

André Schwarz-Bart, *L'étoile du matin*, Seuil, 248 pages, 17 euros.

1. Voir l'hommage à André Schwarz-Bart, *L'Arche* n° 583, novembre 2006, Francine Kaufmann: « André Schwarz-Bart, le Juif de nulle part ».
2. Le père, le frère aîné et une grand-tante de Schwarz-Bart ont aussi été déportés de France dès 1942, et ont disparu à Auschwitz.